Document generated on 07/14/2025 8:32 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Cantique à la dame que si mal étreins

Yves Lacroix

Number 69, Spring 2002

Des récits impudiques

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3971ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lacroix, Y. (2002). Cantique à la dame que si mal étreins. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 29–32.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cantique à la dame que si mal étreins

Yves Lacroix

Je dis *Marthe ?*

Elle dit *Bonjour !* avec une voix qu'elle trouve pour moi au plus profond de sa gorge, elle m'incendie jusqu'aux reins.

Je dis *Je ne peux pas me libérer vendredi.* C'est moi cette fois qui me trouve empêché.

Elle dit *Je me suis épilé les jambes.* Elle dit *Je me suis fait coiffer.*

Je dis *Écoute !*

Tout le monde s'appelle Malenfant, dans ce pays de ma mère, les autres portent mon nom.

Nous essayons de nous isoler depuis deux ans, Marthe et moi, j'ai provoqué des réunions pour me rapprocher d'elle, pour l'aller rejoindre j'ai enfermé mon épouse dans le coffre en cèdre de ses fiançailles.

Alors elle acceptait de me rencontrer à Chéribourg, Marthe-Marie. Alors elle déclarait aux autres visiter sa sœur à Montréal et je l'attendais à l'Hôtel des Gouverneurs, rue Sainte-Catherine.

Mais quelqu'un, quelque accident chaque fois nous empêchait. Un de ses enfants était malade. Ou alors elle-même était immobilisée par une fièvre. Ou alors son mari décidait de l'accompagner. Ou alors j'étais repéré par mon frère à l'entrée de la ville. Ou alors elle butait contre une voisine à la réception de l'hôtel.

Je dis *Écoute-moi bien, Marthe-Marie !*

Je dis *Je suis dans la chambre et tu viens d'entrer.*

Je t'embrasse à t'anéantir. Je te dis. Parce qu'il y a trop longtemps et parce que c'est ainsi que nous l'avons imaginé tous les deux. Je te pousse contre le mur, afin que ton corps ne se dérobe.

Écoute ! Je dis *Maintenant que nous avons le temps, je te regarde, Marthe-Marie Malenfant, je regarde comme tu t'es mise ce matin.* Je demande de quoi elle s'est vêtue aujourd'hui. Elle dit *D'une jupe*

noire, je ne porte plus que des jupes courtes. J'ai mis le chemisier blanc que tu connais, celui dont le premier bouton saute si facilement.

Je dis *Je caresse tes seins, Marthe-Marie, à travers la soie de ta chemise, à travers ton soutien-gorge, le tissu souple de ton soutien-gorge, je caresse la soie sur tes seins. Je vérifie leur courbe, je vérifie leur poids. Je provoque les tétins, je sais qu'ils durcissent, je les provoque avec mes doigts.*

T'embrasser ne veut plus rien dire, Marthe-Marie, je te lèche. Je redessine tes lèvres avec la pointe de ma langue, je les goûte dans leurs commissures, j'explore l'émail de tes dents, le satiné de tes gencives derrière tes lèvres.

Je déplisse tes paupières avec ma langue. Je fouille dans les creux, de chaque côté de ton nez. Je trace l'arête de ton nez avec ma salive, j'encercle ses ailes fines. Je mouille l'enfoncement de ta lèvre sous ton nez.

Je reprends ta bouche, m'empare de tes lèvres qui sont larges et chaudes, c'est comme ça qu'elles sont, j'en oublie leur dessin délicat et précis. Tu m'avales. Tu salives et je m'enfonce. Je me noie, tu m'entends ? Je dis *Je bande. Je te défonce, dans ma tête, je te ravage.*

Je me déplace, je glisse un peu sur ta droite, je pose mon sexe contre ta hanche et te regarde, je te regarde, ton visage trempé, je t'écoute respirer. Je caresse ton ventre moulé par ta jupe, je caresse ta jupe à la ceinture, sur ta hanche opposée, sur ta cuisse opposée, au bas de ta jupe sur le devant de tes cuisse nues, j'effleure ton entrecuisse nu qui reste serré dans ta jupe. Tu dis Je mouille.

Je te retourne sur le mur, je te mets sur le ventre, je dis Marthe-Marie !

Je caresse tes fesses maintenant, elles sont dures comme je les souhaitais, j'achève de les mouler dans le tissu de ta jupe, je caresse ta hanche droite, ta cuisse droite, au bas de ta jupe l'arrière de tes cuisses nues, j'effleure ton entrecuisse nu, puis te recouvre.

Je te recouvre avec mon corps, je pose mon sexe au centre de ton fessier, je dis ton fessier, je t'écrase, un peu juste un peu, tes cheveux sont courts et je m'empare de ta nuque, je l'enserre de mes deux mains, je glisse mes doigts derrière tes oreilles, autour de tes oreilles, je glisse mes mains sur ta gorge, je te caresse sous le menton, sens-tu mon sexe ? Je dis Sens-tu mon sexe ? Je dis Marthe-Marie.

Tu renverses ta tête et tu déploies pour moi ta gorge, l'allonges, la livres tout entière à ma quête, et je cède à sa pente qui est courbe et solide. Pendant que ma main gauche rapidement contourne ton épaule gauche, frôle ton aisselle et se pose dans l'enfoncement de ton sexe sur ta jupe, ma main droite descend sur ta poitrine par-dessus ton épaule droite, je trouve tes seins dans le décolleté de ta chemise.

Il se pourrait bien que je bave dans ton cou. Si tu le permets, je bave dans ton cou. Puis je lape, je te lèche encore.

Je tiens tes seins, celui de droite puis celui de gauche, j'insère mes doigts sous le tissu, je pousse un doigt de chaque côté de leur tétin, je les presse doucement, je les masse. J'ai mal, Marthe-Marie. Je dis Je bande !

Je t'agrippe par l'épaule et te retourne. Je fais sauter les boutons et j'arrache ta chemise de la ceinture, il glisse sur tes épaules et ton soutien-gorge est en dentelle chair.

Tu me regardes sans bouger. Puis tu portes doucement les mains dans ton dos, tu détaches les sangles puis contractes les épaules pour faire glisser les bretelles. Je te regarde.

Je dis *Tu es bronzée, Marthe-Marie, également bronzée, ou alors tu es blanche, mais uniformément blanche. Je n'aime pas qu'une découpe vienne isoler tes seins et tes fesses et ton sexe sur ton corps, je te désire continue, le sexe bien intégré, les seins bien intégrés, et la rondeur des fesses dans la continuité parfaite du dos et des cuisses.*

Marthe-Marie Malenfant.

C'est ainsi que je regarde tes seins, dans leur lourdeur relative, sans qu'ils tirent sur ta gorge, je vois pour la première fois leurs renflements piriformes, leurs aréoles brunes, leurs tétins proéminents.

Maintenant je t'embrasse tout entière, nos corps étroitement épousés. Je recommence l'expérience de ta bouche, tu me la redonnes tout entière, tu t'empares de ma bouche, tu me ravages à ton tour.

Je tire sur ta jupe, je cherche la nudité de tes fesses et la trouve, je cherche ta nudité. Je pousse mes mains dans tes dernières soieries, je découvre une chair un peu coussinée, une souplesse qu'empêchait d'imaginer l'étroitesse de ton vêtement.

Je glisse un doigt dans la raie de ton cul, je dis ton cul, je fouille dans la raie de ton cul, je sais qu'elle est moite, je pose un doigt contre

le trou de ton cul, Marthe-Marie Malenfant, je dis le trou de ton cul, m'entends-tu, je presse le trou de ton cul, je vais bientôt savoir l'odeur de ton cul.

Sur ton ventre aussi je trouve plus de douceur, une souplesse qu'a libérée ton vêtement, je me repais de sa rondeur, j'éprouve l'enfoncement de son nombril, je touche à tes poils, leur douceur aussi me surprend, je les croyais plus raides. Je pose ma main sur ton pubis et tu m'ouvres tes cuisses, j'ai mis ma main sur ton sexe, je tiens entre mes doigts les lèvres de ton sexe.

Je t'enlève, tu t'accroches à moi et je t'emporte, te renverse sur le lit.

Je te regarde enfin, la jupe roulée jusqu'à la ceinture. Je vois ton ventre, moins rond maintenant que tu es couchée, je vois ton nombril toujours enfoncé, enfin je vois ton sexe, je commence à le regarder, sa toison noire, tu prétends qu'elle est indienne, l'enfoncement profond de chaque côté de la conque, entre le muscle des cuisses et les lèvres de la conque, j'y vois le grain d'une beauté dont tu m'as parlé, je te regarde là pendant que tu relèves tes jambes, pendant que je caresse la force de tes cuisses, la rondeur parfaite de tes genoux, la douceur que je sais émouvante derrière tes genoux.

J'ai mal, Marthe-Marie, m'entends-tu ?

Je dis *Je bande.*

Elle dit *Je voudrais bander.*

Je dis *Je bande.*

Elle dit *Je mouille.*

Je me penche.

Je vous salue Marthe-Marie qui êtes pour moi toutes les femmes.